**Aristote : le raisonnement pratique**

*Le Mouvement des animaux* VII

Mais comment se peut-il que l'animal, à la suite de sa pensée, tantôt agisse et tantôt n'agisse pas ? Comment peut-il tantôt se mouvoir et tantôt ne se point mouvoir.

On pourrait presque dire qu'il en est ici comme lorsque l'intelligence et la raison s'appliquent à des choses immobiles; seulement, pour la pensée, le but final c'est l'objet qu'elle contemple; et, en effet, dès que l'intelligence a pensé les deux propositions, elle pense aussi, et leur adjoint du même coup, la conclusion. Mais dans l'ordre du mouvement, la conclusion qui ressort des deux propositions, c'est l'action que l'être accomplit. Ainsi, par exemple, quand l'être pense que tout homme peut marcher et qu'il est homme lui-même, il marche sur-le-champ. Mais s'il pense qu'aucun homme ne peut marcher, et que lui-même est homme, il reste sur-le-champ en repos. L'être fait donc l'une et l'autre de ces deux choses, si rien ne l'en empêche et que rien ne le contraigne à s'en abstenir : « Il me faut faire quelque chose de commode, une maison est commode; » et il fait sur-le-champ sa maison. « J'ai besoin de me couvrir, un manteau me couvre, j'ai besoin d'un manteau, il faut faire ce dont j'ai besoin; » il faut donc faire un manteau. Or, cette conclusion : « Il faut faire un manteau, » c'est une action. On agit d'après le principe qu'on a posé. Pour que manteau soit fait, il faut que la première proposition soit admise; si elle l'est l'autre le sera aussi; et sur-le-champ l'être agit.

Il est donc évident que l'action est la conclusion; et les propositions d'où l'action doit sortir, se produisent sous deux formes : celle du bien et celle du possible, mais de même qu'il arrive parfois dans les argumentations, de même l'intelligence ne regarde pas davantage à la seconde proposition, qui est évidente; et elle ne s'y arrête pas. Par exemple, s'il est bon pour l'homme de marcher, on ne s'arrête point à cette autre proposition, que soi-même on est homme.

Voilà aussi pourquoi nous faisons avec grande rapidité les choses que nous faisons sans raisonnement préalable; et quand la sensibilité s'élance énergiquement vers le but qu'on se propose, ou que c'est l'imagination, ou l'intelligence qui nous y porte, l'être satisfait son désir sur-le-champ. C'est l'acte du désir qui se produit, et remplace, soit l'interrogation, soit l'entendement. « Il me faut boire, » dit le désir; « ceci est une chose à boire, » dit la sensation, ou l'imagination, ou la raison; et l'on boit aussitôt.

*Ethique à Nicomaque*  III, 5

Nous délibérons non pas sur les fins elles-mêmes, mais sur les moyens d’atteindre les fins Un médecin ne se demande pas s’il doit guérir son malade, ni un orateur s’il entraînera la persuasion, ni un politique s’il établira de bonnes lois, et dans les autres domaines on ne délibère jamais non plus sur la fin à atteindre.

Mais, une fois qu’on a posé la fin, on examine comment et par quels moyens elle se réalisera; et s’il apparaît qu’elle peut être produite par plusieurs moyens, on cherche lequel entraînera la réalisation la plus facile et la meilleure. Si au contraire la fin ne s’accomplit que par un seul moyen, on considère comment par ce moyen elle sera réalisée, et ce moyen à son tour par quel moyen il peut l’être lui-même, jusqu’à ce qu’on arrive à la cause immédiate laquelle, dans l’ordre de la découverte, est dernière. En effet, quand on délibère on semble procéder, dans la recherche et l’analyse dont nous venons de décrire la marche, comme dans la construction d’une figure (s’il est manifeste que toute recherche n’est pas une délibération, par exemple l’investigation en mathématiques, par contre toute délibération est une recherche), et ce qui vient dernier dans l’analyse est premier dans l’ordre de la génération. Si on se heurte à une impossibilité, on abandonne la recherche, par exemple s’il nous faut de l’argent et qu’on ne puisse pas s’en procurer; si au contraire une chose apparaît possible, on essaie d’agir.

Sont possibles les choses qui peuvent être réalisées par nous,: et cela au sens large car celles qui se réalisent par nos amis sont en un sens réalisées par nous, puisque le principe de leur action est en nous.

L’objet de nos recherches c’est tantôt l’instrument lui-même, tantôt son utilisation. Il en est de même dans les autres domaines: c’est tantôt l’instrument, tantôt la façon de s’en servir, autrement dit par quel moyen.

Il apparaît ainsi, comme nous l’avons dit, que l’homme est principe de ses actions et que la délibération porte sur les choses qui sont réalisables par l’agent lui-même; et nos actions tendent à d’autres fins qu’elles-mêmes. En effet, la fin ne saurait être un objet de délibération, mais seulement les moyens en vue de la fin. Mais il faut exclure aussi les choses particulières par exemple si ceci est du pain, ou si ce pain a été cuit comme il faut, car ce sont là matières à sensation. — Et si on devait toujours délibérer, on irait à l’infini.

L’objet de la délibération et l’objet du choix sont identiques, sous cette réserve que lorsqu’une chose est choisie elle a déjà été déterminée puisque c’est la chose jugée préférable à la suite de la délibération qui est choisie. En effet, chacun cesse de rechercher s comment il agira quand il a ramené à lui-même le principe de son acte, et à la partie directrice de lui- même car c’est cette partie qui choisit. Ce que nous disons là s’éclaire encore à la lumière des antiques constitutions qu’HOMÈRE nous a dépeintes les rois annonçaient à leur peuple le parti qu’ils avaient adopté.

L’objet du choix étant, parmi les choses en notre pouvoir, un objet de désir sur lequel on a délibéré, le choix sera un désir délibératif des choses qui dépendent de nous car une fois que nous avons décidé à la suite d’une délibération, nous désirons alors conformément à notre délibération.

VI, 2

Prenons pour base de discussion que les parties rationnelles sont au nombre de deux, l’une par laquelle nous contemplons ces sortes d’êtres dont les principes ne peuvent être autrement qu’ils ne sont et l’autre par laquelle nous connaissons les choses contingentes: quand, en effet, les objets diffèrent par le genre les parties de l’âme adaptées naturellement à la connaissance des uns et des autres doivent aussi différer par le genre, s’il est vrai que c’est sur une certaine ressemblance et affinité entre le sujet et l’objet que la connaissance repose Appelons l’une de ces parties la partie scientifique, et l’autre la *calculalive* délibérer et calculer étant une seule et même chose, et on ne délibère sur les choses qui —ne peuvent être autrement qu’elles ne sont. Par conséquent, la partie *calculative* est seulement une partie de la partie rationnelle de l’âme. Il faut par suite bien saisir quelle est pour chacune de ces deux parties sa meilleure disposition: on aura là la vertu de chacune d’elles, et la vertu d’une chose est relative à son oeuvre propre.

Or il y a dans l’âme trois facteurs prédominants qui déterminent l’action et la vérité: sensation, intellect et désir. De ces facteurs, la sensation n’est principe d’aucune action comme on peut le voir par l’exemple des bêtes, qui possèdent bien la sensation mais n’ont pas l’action en partage. Et ce que l’affirmation et la négation sont dans la pensée, la recherche et l’aversion le sont dans l’ordre du désir; par conséquent, puisque la vertu morale est une disposition capable de choix, et que le choix est un désir délibératif, il faut par là même qu’à la fois la règle soit vraie et le désir droit, si le choix est bon, et qu’il y ait identité entre ce que la règle affirme et ce que le désir poursuit. Cette pensée et cette vérité dont nous parlons ici sont de l’ordre pratique; quant à la pensée contemplative, qui n’est ni pratique, ni poétique, son bon et son mauvais état consiste dans le vrai et le faux auxquels son activité aboutit, puisque c’est là l’oeuvre de toute partie intellective, tandis que pour la partie de l’intellect pratique, son bon état consiste dans la vérité correspondant a désir, au désir correct.

Le principe de l’action morale est ainsi le libre choix (principe étant ici le point d’origine du mouvement et non la fin où il tend) et celui du choix est le désir et la règle dirigée vers quelque fin. C’est pourquoi le choix ne peut exister ni sans intellect et pensée, ni sans une disposition morale, la bonne conduite et son contraire dans le domaine de l’action n’existant pas sans pensée et sans caractère. La pensée par elle-même cependant n’imprime aucun mouvement, mais seulement la pensée dirigée vers une fin et d’ordre pratique. Cette dernière sorte de pensée commande également l’intellect poétique puisque dans la production l’artiste agit toujours en vue d’une fin; la production n’est pas une fin au sens absolu, mais est quelque chose de relatif et production d’une chose déterminée. Au contraire, dans l’action, ce qu’on fait: est une fin au sens absolu, car la vie vertueuse est une fin, et le désir a cette fin pour objet.

Aussi peut-on dire indifféremment que le choix préférentiel est un intellect désirant ou un désir raisonnant, et le principe qui est de cette sorte est un homme.

VII 5

La doctrine d’après laquelle c’est en réalité à l’encontre d’une opinion vraie et non d’un savoir véritablement scientifique que nous agissons dans l’intempérance, cette doctrine ne présente aucun intérêt pour notre raisonnement. (…).

Puisqu’il y a deux sortes de prémisses, rien n’empêche qu’un homme en possession des deux prémisses ensemble, n’agisse contrairement à la science qu’il a, pourvu toutefois qu’il utilise la prémisse universelle et non la prémisse particulière: car ce qui est l’objet de l’action, ce sont les actes singuliers. — Il y a aussi une distinction à établir pour le terme universel : un universel est prédicable de l’agent lui-même, et l’autre de l’objet. Par exemple: les aliments secs sont bons pour tout homme, et: je suis un homme, ou: telle espèce d’aliments est sèche. Mais si c’est: cette nourriture que voici est de telle sorte, l’homme intempérant n’en possède pas la science, ou n’en a pas la science en exercice. Dès lors, entre ces deux modes de savoir, il y aura une différence tellement considérable qu’on ne verra rien de surprenant à ce que l’homme intempérant connaisse d’une certaine façon, tandis que connaître d’une autre façon serait extraordinaire. (…)

De plus, voici encore de quelle façon en nous plaçant sur le terrain des faits, nous pouvons considérer la cause de l’intempérance. La prémisse universelle est une opinion, et l’autre a rapport aux faits particuliers, où la perception dès lors est maîtresse. Or quand les deux prémisses engendrent une seule proposition, il faut nécessairement que, dans certains cas, l’âme affirme la conclusion, et que dans le cas de prémisses relatives à la production, l’action suive immédiatement. Soit, par exemple les prémisses: *il faut goûter à tout ce qui est doux, et: ceci est doux* (au sens d’être une chose douce particulière): il faut nécessairement que l’homme capable d’agir et qui ne rencontre aucun empêchement, dans le même temps accomplisse aussi l’acte. Quand donc, d’un côté, réside dans l’esprit l’opinion universelle nous défendant de goûter, et que, d’autre part, est présente aussi l’opinion que *tout ce qui est doux est agréable* et que *ceci est doux* (cette dernière opinion déterminant l’acte), et que l’appétit se trouve également présent en nous, alors, si la première opinion universelle nous invite bien à fuir l’objet, par contre l’appétit nous y conduit (puisqu’il est capable de mettre en mouvement chaque partie du corps): il en résulte, par conséquent, que c’est sous l’influence d’une règle en quelque sorte ou d’une opinion qu’on devient intempérant, opinion qui est contraire, non pas en elle-même mais seulement par accident (car c’est l’appétit qui est réellement contraire, et non l’opinion), à la droite règle.

*De l’âme*

Il apparaît qu’il y a, de toute façon, deux facultés motrices: le désir et l’intellect (à la condition de regarder l’imagination comme une sorte l’intellection : souvent, en effet, se détournant de la science, les hommes obéissent à leurs imaginations, et, chez les animaux autres que l’homme, il n’y a ni intellection, ni raisonnement, mais seulement imagination).

Ces deux facultés, l’intellect et le désir, sont donc l’une et l’autre motrices selon le lieu j’entends l’intellect qui raisonne en vue d’un but, autrement dit l’intellect pratique, lequel diffère de l’intellect théorétique par sa fin. Tout désir aussi est en vue d’une fin, car *ce qui est l’objet du désir, c’est là le principe de l’intellect pratique, et le dernier terme de la discursion est le point de départ de l’action.* Il apparaît donc raisonnable de regarder comme motrices ces deux facultés, savoir le désir et la pensée pratique. En effet, le désirable meut, et c’est pour cela que la pensée meut, attendu que son principe est le désirable. (III, 10, 433a15 sq.)

Aussi est-ce toujours le désirable qui meut, mais il peut être soit le bien réel, soit le bien apparent. Non pas tout bien, d’ailleurs, mais le bien pratique; et le bien pratique, c’est le contingent et ce qui peut être autrement

Quant à la faculté intellective, elle n’est jamais mue, mais elle demeure en repos. Et puisque dans le syllogisme pratique on distingue, d’une part, le jugement ou proposition portant sur l’universel, et, d’autre part, le jugement portant sur l’individuel (car le premier énonce que le possesseur d’une telle qualité doit accomplir tel acte, et le second que tel acte déterminé est de telle qualité et que je suis la personne possédant la qualité en question), c’est, dès lors, ce dernier jugement qui imprime le mouvement, et non celui qui porte sur le général. Ou plutôt ne serait-ce pas l’un et l’autre, l’un toutefois étant plutôt en repos, et l’autre, non? (III, 11, 434a15-23)

*Métaphysique* VII, 7

[[1032b](http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/metaphyque7gr.htm" \l "1032b)] Les produits de l'art sont les choses dont la forme est dans l'esprit de l'homme; et par forme, j'entends ici l'essence qui fait de chaque chose qu'elle est ce qu'elle est, et sa substance première. Car, à un certain point de vue, les contraires eux-mêmes ont une forme identique; la substance opposée est la substance de la privation; et, par exemple, la santé est l'opposé [5] de la maladie; car l'absence de la santé révèle et constitue la maladie. La santé, c'est la notion qui est dans l'esprit du médecin, et qui est selon la science. La guérison, qui rend la santé, ne se produit que si le médecin se dit d'abord dans sa pensée : « Puisqu'il s'agit de rendre la santé, il « faut nécessairement que telle chose se fasse pour que la santé soit rendue; par exemple, il faut rétablir l'équilibre des humeurs, et si  je l'obtiens, je rétablirai la chaleur. » Et c'est en allant toujours ainsi de pensée en pensée, que le médecin arrive à l'acte dernier qu'il doit réaliser lui-même.

Le mouvement qui vient [10] de ces pensées successives et qui vise à guérir le malade, s'appelle une opération, un produit de l'art. Ainsi, à un certain égard, on peut dire que la santé vient de la santé, comme la maison vient de la maison, celle qui est matérielle venant de celle qui ne l'est pas. C'est que la médecine et l'architecture sont l'idée et la forme, ici de la santé, et là de la maison. Or, ce que j'appelle la substance sans matière, c'est précisément l'essence qui fait que la chose est ce qu'elle est.

[15] De ces produits et de ces mouvements, l'un se nomme la pensée ; l'autre se nomme l'exécution. C'est du principe et de l'idée que part la pensée; et le mouvement qui part du point extrême où la pensée peut atteindre, c'est l'exécution. Cette observation s'appliquerait également à tous les autres intermédiaires ; et, par exemple, pour que le malade guérisse, il faut qu'il retrouve l'équilibre des humeurs. Mais qu'est-ce que retrouver l'équilibre? C'est telle [20] ou telle chose; et le malade arrivera à cet état, s'il rétablit sa chaleur. Et qu'est-ce encore que la chaleur? C'est telle ou telle chose. Or, il est possible, d'une certaine façon, de rétablir la chaleur; et voilà l'opération dernière qui dépend du médecin.

Ce qui agit ici et ce qui est le point de départ du mouvement de guérison, quand la guérison vient de l'art du médecin, c'est l'idée qu'il a dans l'esprit; et si la guérison est spontanée, elle ne peut venir évidemment que de ce qui aurait été le principe d'action pour le médecin, agissant [25] selon les règles de l'art. Dans l'exemple de guérison indiqué par nous, c'est la chaleur qui peut être considérée comme le principe; or, c'est par la friction qu'on produit la chaleur nécessaire. Ainsi donc, c'est la chaleur, rétablie dans le corps, qui est un élément direct de la santé, ou qui est suivie d'une succession plus ou moins longue de conséquences heureuses, dont la santé a besoin. C'est là le terme dernier, celui qui agit, et qui à ce titre est une partie, ou de la santé, ou de la maison, comme en font partie les pierres; ou qui fait partie de toute autre chose.